

14, rue Jean Flory  
68800 Thann

Dans notre numéro 82/83 (daté de février/mars 1981) Georges GALLAND a évoqué les toutes premières années de la vie de l'INSTITUT DEPARTEMENTAL DE L'ECOLE MODERNE (Pédagogie Freinet) DU HAUT-RHIN.

Cette fois-ci nous avons le plaisir de vous offrir le témoignage d'Yvette BASTIAN qui essaie de nous faire sentir ce qu'était la vie et le travail à l'école de JEUNE BOIS à l'époque où cette école d'une cité minière était un exemple de ce qu'il était possible de faire pour tous ceux qui essayaient de pratiquer une pédagogie se situant dans les perspectives tracées par C.Freinet.

# JEUNE-BOIS

Ce qui va suivre est l'histoire d'une équipe et d'une expérience. Ce que vous en lirez est ce qui subsiste dans le souvenir de ceux qui vécurent cette expérience et constituèrent cette équipe, du moins le tout premier noyau. D'autres la renforcèrent par la suite qui eurent les mêmes mérites, mais pour certains s'épanouirent en dehors de Jeune-Bois.

C'est en octobre 1948 que commença l'expérience. Elle ne fut possible que parce qu'elle était à la fois un aboutissement et un début.

Aboutissement.

En septembre 1946, Yvette et Raymond Bastian rejoignent le poste de Dietwiller. Simone et Roger Fromageat sont à Landser, Roger depuis 45, Simone occupant cette année-là le poste de Dietwiller. Dietwiller et Landser sont deux villages voisins. Comme Yvette succède à Simone et que, de surcroît les deux hommes se connaissent (tous deux, normaliens de l'E.N. de Colmar dans des promotions successives), ils se rendent visite. Après la guerre, les distractions ne sont pas légion, les voitures rares et le travail aidant (les deux hommes sont secrétaires de mairie) les contacts sont fréquents. Et l'on parle classe et pédagogie. Yvette connaissait par ouï-dire la pédagogie Freinet. Un de ses collègues dans le Midi "pratiquait" mais il était prisonnier. Bref, elle était au courant, sans grandes précisions. Simone nantie d'une section enfantine, CP, CE1 est déterminée à apprendre à lire à ses élèves à partir du conte: "Blanche-Neige et les sept nains". Les syllabaires de l'époque n'étaient pas fameux, l'édition ne soutenant aucune comparaison avec celle d'aujourd'hui. Ce fut notre chance.

Et voilà qu'un jour, les Bastian s'en furent voir les Fromageat, munis d'un "EDUCATEUR" D'où venait-il? Aucune trace dans nos mémoires. Mais il parlait de texte libre et Simone décida de l'adopter et d'apprendre à lire à ses gosses par la méthode naturelle. Yvette dut en faire autant bien qu'elle ne s'en souvienne absolument pas. La technique vous connaissez. Le moyen de reproduction, la "pierre humide". Et ça marche. S'y ajoutent les enquêtes, la correspondance interscolaire, la coopérative. On n'est pas riche et les fêtes scolaires renflouent un peu la caisse. On se réunit souvent, on confronte les expériences et, il faut le dire, l'inspecteur primaire, M.Bouteiller, sans être totalement convaincu, a décidé de laisser ces enragés poursuivre leur chemin.

..../....

Il y a totale identité de vue, non seulement entre les quatre, mais avec d'autres collègues qui dans leur coin tentent une expérience similaire. Il semble impossible à ces instituteurs de faire progresser leurs enfants s'ils ne connaissent pas leur base de départ. Pour cela, il faut qu'ils parlent. Nous sommes en 1946. Le français est lettre morte pour eux, l'allemand aussi car leur langue véhiculaire est l'alsacien. Nous n'avions pas le choix. Les faire parler. Mais comment? Les premiers textes libres ont été des dessins libres. Les enfants en donnaient la légende en alsacien et nous écrivions la traduction française au-dessous du dessin. La linogravure et l'imprimerie fixaient le tout. Je ne jurerais pas que l'obligation pour ces enfants de s'adresser en français à leurs maîtresses pour être compris n'ait été un stimulant. La dispersion des intérêts sur plusieurs thèmes nous paraissait inefficace et c'est pour cela que nous avons choisi le texte libre comme centre d'intérêt. Ce n'était pas la seule polarisation possible (voir Cousinet) mais le texte venant d'eux nous semblait plus approprié.

Une année passa, soudant l'équipe et comme on n'a jamais trop de certitudes, juillet 1947 retrouva Ueberschlag, maintenant à Paris, Mme Kretz (Marie Gsell de Guémar) les Fromageat et les Bastian au premier stage d'Ecole Moderne à Cannes. Une grande ville blanche, du soleil, un hébergement sommaire, une nourriture à l'image de la frugalité de Freinet ("mangez des tomates": les appétits de Fromageat et de Bastian connurent un manque) et des tas de gens sympathiques, plus enthousiastes les uns que les autres. Pour nous, un plongeon dans "l'esprit Ecole Moderne" et la découverte de tas de trucs pour nous faciliter la tâche.

Une année encore et le poste de Simone est supprimé. Voilà les Fromageat en quête d'un poste double.

Visite à M.Storck, inspecteur d'Académie, le 19 mars 1948. Examen de la situation et une proposition:

-l'ouverture d'une école expérimentale des méthodes nouvelles dans les Mines de Potasse.

Pour cela, il fallait être au moins quatre. Retour des Fromageat qui foncent droit sur Dietwiller. Passage au crible des avantages et des inconvénients. Les premiers l'emportaient sur les seconds. Ce fut "oui". Le début.

Que nous offrait-on?

-Une école neuve au lieu de bâtiments vétustes

-Des crédits comme seules les Mines de Potasse savaient en fournir à leurs écoles. Et si vous voulez savoir ce que crédit voulait dire pour nous, lisez:

Le premier limographe sur lequel fut imprimée la Gerbe avait été confectionné à l'aide d'un chapeau de feutre sacrifié par Bastian. Ce feutre était fixé sur un cadre d'ardoise. Nous l'imbibions d'encre, posions le stencil perforé, une feuille et hop, un coup de rouleau à pâtisserie (la batterie de cuisine Fromageat avait fait les frais) et on recommençait. Plus tard, la toile de parachute d'un avion, ramené du Midi, améliora le rendement (Bastian se passa des chemises qu'elle aurait pu procurer) Et les bas de nylon furent le perfectionnement suivant.

-La promesse par M.Storck, et elle fut tenue, que nous ne serions pas bousculés et que nous aurions dix ans pour faire nos preuves.

Une réunion du quatuor par M.Bouteiller décida des directions. Ce seraient les deux plus âgés, en l'occurrence les deux Bastian 28/27 contre 26/25. Une nomination définitive hors barème intervint. Ce fut le même M.Bouteiller qui usa de tout son crédit auprès des Mines de Potasse pour nous faire obtenir le matériel nécessaire: des tables individuelles, des tableaux verts (impensables à ce moment-là) courant tout au long des murs, des limographes (des vrais), des imprimeries, des peintures, du papier à volonté. Le rêve!

En contre-partie de ces avantages et parce que nous n'étions pas des fumistes, du travail. Un travail qui à l'heure actuelle semblerait dément à qui entreprendrait la même tâche.

N' imaginez pas qu'école expérimentale signifiait effectifs réduits. Nous avions des classes normales dans une cité en pleine expansion et les 35 ont souvent été dépassés

Une "école moderne" à plusieurs classes n'existait pas. Donc, pas de modèle. Non seulement, il fallait innover pour sa classe, mais la cohésion de l'ensemble devait être totale. Sans compter que nous avions de jeunes enfants à ne pas délaissés.

A notre quatuor, s'étaient jointes deux normaliennes désignées par les Ecoles Normales sollicitées par M. Bouteiller. Un remplaçant, Gaston Meyer, occupa la place du normalien qui ne vint jamais. Betty Daniel (Arnold) prit en charge l'école maternelle et Alice Gardeney (Bolle-Reddat) le CE1. Simone hérita du CP, Meyer du CE2, Bastian du CM et Fromageat de la Fin d'Etudes. Quant à moi, je sévissais sur une classe composite (les étrangers s'y retrouvaient) baptisée "Fin d'Etudes mixte" (en général, très retardés, dit mon rapport d'inspection de l'époque). Mais si j'avais les "à récupérer", les autres n'étaient pas mieux lotis que moi. Des enfants durs, sortant de la guerre pour les aînés. Les cailloux volaient bas pendant les récréations à tel point qu'il fallut les supprimer et passer un contrat: moins de violence-récréation.

J'imagine que vous avez lu la "guerre des boutons". Vous n'ignorez pas l'acharnement avec lequel les Longeverne débarassaient les Velrans de leurs boutons et réciproquement. Il en fut de même dans les bois de Colombina entre Wittelsheim et Jeune-Bois. Mais si vous parlez à l'un des maîtres de cette époque, il vous dira que jamais, au grand jamais, il n'a retrouvé les mêmes élèves car ils étaient aussi passionnés que leurs maîtres. Eric, l'un de mes futés, trouvait que "dans cette école, on ne travaille pas aussi beaucoup qu'à son ancienne, car la maîtresse, elle nous fait parler". Ils parlèrent tant et si bien qu'en juillet 47, les étrangers entre 12 et 13 ans avaient un point commun: ils se chamaillaient en français et correct!

Surtout ne croyez pas que tout fut rose. Les collègues ne virent pas d'un bon oeil l'expérience. Et nous avons le souvenir de certaines imbécillités que je ne relèverai pas. Laissons en paix, les pauvres en esprit. Tous les inspecteurs ne furent pas bienveillants. Au cours d'une inspection dans ma classe, l'un d'entre eux releva trois cahiers après une dictée: 0 faute, 2 fautes, 13 fautes et demie. Moyenne: 4 fautes 1/2 par élève. Je ne peux pas certifier que mon appréciation de son essai de statistiques au cours de la rencontre qui suivit fut des plus polies. Plus tard, un autre, dans la classe de Simone alors chargée d'un CE1 dessina un angle droit muni d'un 0 à son sommet. Il demanda ce qu'il venait de dessiner: -"Une trottinette"; suggéra un amateur de sports. Il nous vengea.

Quant aux parents, un peu surpris! Pour les uns, nous étions pro-russes. Ne mettions nous pas en commun toutes nos expériences? Ne partageons-nous pas ce que l'on gardait (ô combien jalousement) nos trouvailles en pédagogie? Pour les autres, nous étions pro-américains. N'utilisons-nous pas pour l'acquisition des mécanismes opératoires le fichier d'un certain Washburne?

Et nous voici du communisme au capitalisme inféodés à tout ce qui passait par l'esprit de nos détracteurs. Bastian fut le pape, moi la papesse de l'école moderne, dit un de nos collègues. Nous fûmes bien flattés d'avoir accédé à de si hautes fonctions.

Le plus amusant de l'histoire fut cette réunion à l'initiative de notre inspecteur primaire (qui n'était pas M. Bouteiller). Une plainte avait été déposée: nous faisions de l'éducation sexuelle (sujet tabou à l'époque) Certes, si un enfant posait une question concernant la reproduction, nous y répondions par une explication scientifique. Ce n'étaient pas ces explications qui gênaient. Mais trois loustics, dans le bois voisin de l'école avaient, en présence d'une petite fille, comparé les longueurs respectives de leurs zizis et l'ingénue avait proclamé le nom du vainqueur en rentrant chez elle.

De plus la religion était fort mal faite à l'école. Manque de pot: c'était l'abbé qui s'en occupait.

L'année 48-49 touchant à sa fin, le poste de Gaston Meyer se trouva libre. Sollicité par les quatre, Galland avec qui nous entretenions les relations dont il a parlé dans son article accepta de venir renforcer l'équipe. Comme il était plus âgé que

nous tous, la Commission Paritaire trouva qu'il devait être le directeur. Ca ne faisait ni chaud, ni froid à Bastian du moment que c'était Georges. Mais nous avions prévu des entourloupettes et avons obtenu des nominations définitives. Galland, très fier de l'honneur qu'on lui faisait déclara qu'il venait pour travailler, non pour établir des préséances. Bastian resta directeur.

Précieux apport que celui de Georges! L'équipe s'adjoignait un spécialiste de la nature qui nous manquait un peu. Et cela se présentait ainsi: A Bastian, les maths, l'organisation et la paperasserie. Tous ceux qui l'ont connu savent combien il pouvait être efficace. A Simone, le C.P. Elle était incontestablement la plus patiente, donc la meilleure des trois institutrices de l'école élémentaire pour les petits. A elle, la méthode naturelle de lecture. Georges s'évertua à satisfaire la curiosité inlassable des 8 à 9. Il occupait avec Alice Gardeney un préfabriqué pour 2 classes (aujourd'hui disparu) non loin de l'église. Fromageat et moi-même étions les deux littéraires (musicien pour Roger et maîtresse de ballet pour moi). Telles étaient nos spécialités. Il nous est arrivé, et souvent, de consulter le spécialiste pour résoudre une difficulté. Le spécialiste se mettait en quatre pour trouver une solution. Aucun de nous n'a jamais éprouvé de honte à "sécher". D'ailleurs c'était la même atmosphère qu'à l'intérieur du groupe Freinet où la diffusion de nos procédés, leur comparaison nous ont beaucoup aidés. Seulement à Jeune-Bois le copain était à portée de voix.

Nous nous sommes aperçus que la classe sur deux années consécutives avec les mêmes élèves leur était bénéfique et nous avons respecté ce principe, compte-tenu des fluctuations d'effectifs.

J'ai dit plus haut qu'il fallait tout créer. A part les fichiers Washburne, nous étions obligés de fabriquer toutes nos fiches auto-correctives de français (et en orthographe c'était "coton"), nos fiches d'entraînement aux problèmes pratiques reliés toutes les fois que cela se pouvait au thème des textes ou à celui des activités d'éveil. Car se dessinaient déjà les activités d'éveil. Les B.T. de l'époque sont là pour en témoigner. Il ne faut pas les oublier celles-là. Elles étaient testées dans des classes avant leur rédaction définitive. Combien en avons-nous essayées? Après les stages, ayant rencontré des copains de toute la France, nous étions au courant des besoins, pouvions établir des listes, les mettre éventuellement en chantier et les envoyer aux copains pour essais.

Je viens de parler des B.T., travail collectif. Mais les fiches d'enquête, les documents à se procurer... En 1976, je pouvais d'un seul geste trouver, dans la salle de documentation de Brossolette, le texte, le dessin dont j'avais besoin. Il suffisait d'un regard dans le "Pour Tout Classer", un doigt sur un tiroir du fichier, un coup d'oeil dans la bibliothèque et hop! ça y était. Mais là, nous avons si peu. En avons-nous lu des magazines de toutes sortes, des textes littéraires dont le sujet s'apparentait à celui de nos textes libres? En avons-nous compulsé des dictionnaires à la recherche d'un détail qui manquait? Il fallait découper, coller, numéroter, classer. Un fichier, ça se constitue. Nous étions contents lorsque le texte trouvé pouvait être utilisé sans adaptation préalable. Cela arrivait si rarement... Qu'aurions-nous fait sans l'apport des uns et des autres. Chatton de Staffelfelden construisait pour l'expérimentation des appareils simples. Il était une aubaine pour nous. Roger et moi étions de véritables bibliothèques ambulantes et parlantes: "Tu trouveras un texte dans tel livre... va voir chez tel auteur..." J'ai encore dans ma bibliothèque du Midi, jaunies et fatigués, des volumes de la collection Poésie de Séghers (du moins me semble-t-il que c'est le nom de la collection) que j'ai achetés à ce moment-là pour les besoins de la cause. Et ce ne sont pas les seuls. Mais avant que nos cerveaux tels des machines enregistrent, il a fallu rechercher, lire, rejeter, reprendre, entrer chez le copain en proclamant qu'on en avait marre, que c'était dément et puis retourner au travail puisqu'il le fallait.

J'ai entre les mains, prêté par Roger, le Plan Général de Travail de l'Institut Coopératif en date du 28 mai 1947. Ah, celui-là! Il a donné un fameux "boulot" à tous les mem-

bres du groupe Freinet et il nous a valu autant de discussions à Jeune-Bois qu'à Mulhouse, lors des réunions du jeudi. Ce fut l'époque de nos premiers échanges inter-scolaires. Nous avons écouté de la musique, dansé et répété pour les fêtes scolaires de fin d'année qui absorbèrent une partie de notre temps libre. Comme il nous en restait un peu, Bastian, féru d'audio-visuel, eut l'idée de prolonger le travail par diapositives pendant les heures scolaires par des séances de cinéma en 16mm, qui, une fois par semaine, le mercredi soir, venaient compléter l'éducation des gosses et des parents. Nous discutons des films avec les grands (11 à 14 ans, seuls admis) et nous avons eu des surprises. Nous avons su que nous étions dans la bonne voie quant à la formation humaine de nos élèves lors d'une enquête de fin d'année. Nous avons passé des films très divers et nous leur avons demandé quel était celui qui les avait le plus frappé.

Arriva en tête "Overlanders", un film sur la traversée de l'Australie, pendant la dernière guerre mondiale, par des troupeaux de boeufs évacués du Nord vers le Sud pour les soustraire aux Japonais. Pas d'histoire, sinon celle du courage et de l'effort. Si nos ambitions étaient d'inculquer aux enfants le sens de la responsabilité et le respect de l'effort, alors nous avions gagné. A cette liberté et à ce choix que nous leur laissions en classe, ils répondaient par le travail, la tolérance, le respect de soi et d'autrui.

Restaient les vacances.

Septembre 50 et 51 furent des époques de stages, précédées bien sûr par toute l'organisation que cela suppose. Je ne parlerai pas de ces stages bien qu'ils nous aient valu des rencontres intéressantes. N'est-ce pas Betty? N'est-ce pas Robert? Ils ont été de fructueuses séances de travail, d'enrichissants échanges et de joyeuses parties de détente. S'il fallait les raconter, un article n'y suffirait pas.

Nous les avons prolongés par les rencontres "1er mai". Tour à tour, se réunissaient dans une ville différente tous les ans, les groupes d'Ecole Moderne des départements voisins.

Mais me direz-vous: où trouviez-vous le temps de tout faire! Nos journées commençaient tôt et se terminaient tard. Il nous est souvent arrivé pendant la belle saison de couper notre journée à 6h1/2 du matin par un match de basket d'un quart d'heure à vingt minutes.

Nous avons partagé bien des repas. Et si au début, la pédagogie l'emporta, je me souviens des joyeux conciliabules sur le perron de la cour où les inépuisables Galland et Dietsch dévidaient leurs histoires drôles. Robert Daniel nous rejoignit et l'on sait avec quelle passion il s'intéressa à la modernisation des mathématiques. Et que l'on ne me dise pas que ce fut une erreur. Mettre de la cohésion dans ce qui était une juxtaposition de trucs à retenir ne peut pas l'être. L'ennui, c'est que les maîtres n'ont pas cherché et n'ont pas été initiés correctement. Mais le dépoussiérage des maths s'imposait et n'y ai-je pas mordu pour aider plus efficacement mes cancre. Georges Galland épousé Rose et la convertit.

S'il fallait que je cite ceux, qui, au cours des années s'ajoutèrent à l'équipe, je serais incapable de les nommer tous. Je ne me souviens plus de leurs noms, mais je vois leurs visages. Y sont rattachés ceux qui nous rendirent visite, les intéressés comme les détracteurs.

Ces derniers nous ont rendu de fiers services. Soit qu'ils nous aient laissés indifférents lorsque leurs critiques étaient idiotes, soit qu'ils nous aient conduits à préciser nos flottements. Certes, au cours des stages et des réunions de groupe, les procédés pédagogiques allaient s'affirmant, les trouvailles devenaient plus nombreuses. Mais c'est au cours des conversations avec les visiteurs venus parfois de très loin que s'est forgée et animée notre philosophie. Ils furent nombreux, groupes d'Ecole Moderne des départements voisins ou Ecoles Normales (je me souviendrai toujours de la directrice de l'E.N. de St Dié et du prof qui l'accompagnait). Une américaine soupira après la rationalisation que nous avons faite des fichiers, elle qui était obligée d'avoir une idée par mois et ne pouvait jamais aller jusqu'au bout.

Vinrent des inspecteurs primaires, des inspecteurs généraux (ma carrière a compté 7

.../...

de leurs visites) des députés, le Comte de Paris (nous étions une innovation à l'actif des Mines d' Potasse qui finançaient). Et les Suisses! braves suisses du canton de Bâle dont certains connaissaient très peu le français? Ca ne fut pas une réussite. Mais pour moi, le plus passionnant d'entre eux fut cet enseignant d'une école missionnaire africaine (était-il pasteur?). Il fut celui qui, avec son pourquoi, m'obligea à préciser avec des mots, ce qui était conviction, que se trouvait la vérité de l'école là où il y avait formation d'êtres libres et responsables. Je sus que la guerre avec les choix qu'elle imposa à certains d'entre nous, la détermination qu'il nous fallut avait été mon détonateur. Je ne laisserai jamais, si c'était possible, un être humain incapable de jugement.

La tête bien faite nous apparaissant meilleure qu'une tête bien pleine, nous avons suivi le troupeau en essayant de ramener les agneaux égarés. Et nous ne l'avons plus précédé. Nos pègrinateurs ne ramenaient-ils pas souvent des trouvailles merveilleuses de leurs escapades? Nous avons taillé des arbres en examinant leur conformation. Nous avons manié les sécateurs en prenant bien soin de respecter les bourgeons à fruits. Nous avons tuteuré juste ce qu'il faut. Bref, nous avons essayé d'éduquer les petits d'hommes en respectant leur personnalité et en faisant, nous nous sommes respectés nous-même.

Fallait-il ou non créer Jeune-Bois? Il est difficile d'y répondre, y ayant été trop engagés. Mais sans cette première équipe déjà soudée avant d'y venir, ces rapports simples où nul ne dominait, ce travail incessant, sans ceux qui volontairement acceptèrent par la suite les contraintes de ce travail, Jeune-Bois n'aurait pas existé.

Si au long de mon article, je n'ai pas tellement cité Betty Daniel, c'est tout bonnement que je m'en suis tenue à Jeune-Bois "primaire". Coéquipière du début, sa classe maternelle nous envoya toujours des élèves éduqués dans notre sens. C'est à elle de nous conter sa propre aventure.

Seize ans plus tard, l'équipe se dispersa. J'en partis la première: fermeture de classe, baisse de mon traitement. J'ajouterai qu'il fallait que l'un de nous fit le premier pas. Il n'était pas juste de sacrifier à Jeune-Bois nos carrières respectives. L'essaimage devait avoir lieu. Il eut lieu et ce fut un bien pour l'École Moderne.

Mais si vous dites, Fromageat(s), Galland(s), Duffaut, Daniel(s), même si vous ne prononcez que des prénoms (et je demande pardon aux autres de ne pas les citer car plusieurs d'entre eux ont leur rayonnement), je réponds:

## JEUNE-BOIS

Mai 81, avec les souvenirs de tous

Yvette Bastian

